

Études littéraires africaines

FRAITURE (Pierre-Philippe), ed., *Unfinished Histories: Empire and Postcolonial Resonance in Central Africa and Belgium*.

Leuven: Leuven University Press, 2022, 425 p. –

ISBN 978-9-461-66491-4



Pierre Leroux

Number 56, December 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1109979ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1109979ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leroux, P. (2023). Review of [FRAITURE (Pierre-Philippe), ed., *Unfinished Histories: Empire and Postcolonial Resonance in Central Africa and Belgium*. Leuven: Leuven University Press, 2022, 425 p. – ISBN 978-9-461-66491-4]. *Études littéraires africaines*, (56), 184–186. <https://doi.org/10.7202/1109979ar>

littéraires occidentaux par des auteurs africains afin de dépasser les étiquettes de la littérature post-coloniale.

Ce volume tend donc à représenter la diversité et la complexité du continent africain, qu'il s'agisse de questions linguistiques, économiques, politiques ou culturelles. En interrogeant le rapport entre la notion de littérature-monde et les réalités du marché du livre en Afrique, les contributeurs démontrent que la complexité de la littérature-monde ne peut être réduite à des structures économiques ou politiques car, inévitablement, cela pousserait les littératures des Sud à être intégrées dans le marché mondial à travers un prisme, des catégories et des formes occidentales.

Marguerite CRÉMOUX-LE ROUX

FRAITURE (Pierre-Philippe), ed., *Unfinished Histories: Empire and Postcolonial Resonance in Central Africa and Belgium*. Leuven: Leuven University Press, 2022, 425 p. – ISBN 978-9-461-66491-4.

Le titre de cet ouvrage collectif fait écho au précédent volume de Pierre-Philippe Fraiture, publié un an auparavant. Du « Passé imparfait » (« *Past Imperfect* ») aux « Histoires inachevées » (« *Unfinished Histories* ») se dessine une trajectoire de recherche qui va d'un point de vue sur la perception du temps pendant les dernières années de la colonisation à un regard porté sur le travail de mémoire et l'héritage post-colonial (p. 11). L'enquête, dans les deux cas, s'attache à un manque, qui apparaît également comme une absence de clôture. En effet, le passé se recompose sous l'impulsion des intellectuels entre 1950 et les Indépendances, mais, comme le précise l'auteur dans l'introduction du présent volume, dans le cas des anciennes possessions belges, ce moment de basculement marque seulement « le début de la décolonisation » (« *the beginning of decolonisation* », p. 11).

C'est en s'arrêtant sur les traces de la colonisation que plusieurs articles tentent de caractériser ce processus. Ainsi, le texte de Donal Hassett revient sur la transformation du Musée Royal d'Afrique Centrale à Tervuren et résume bien les enjeux mémoriels qui s'expriment en Belgique. La réorganisation des collections avant sa réouverture en 2018 avait pour objectif de « s'éloigner des modèles coloniaux d'exposition qui regroupaient les objets en fonction de leurs caractéristiques esthétiques » (« *move away from the ahistorical colonial models of display that grouped items by their aesthetic qualities* », p. 54), selon le modèle de la Nouvelle Muséologie. Cette volonté de décoloniser le musée en replaçant les œuvres dans leur contexte n'est cependant qu'en partie réalisée, en raison notamment de l'ambiguïté de certains affichages qui atténuent la violence liée à l'acquisition de nombreux objets « collectés » en Afrique centrale.

Hors de l'espace du musée, les traces mémorielles s'inscrivent également dans le paysage. Les statues déboulonnées en Belgique (Yvette

Hutchinson, p. 121) et les ruines des bâtiments coloniaux témoins d'une « architecture grise » (« *grey architecture* ») au Congo (Reuben A. Loffman, p. 189) représentent l'héritage mal digéré d'un passé encombrant, tant pour les anciens colonisateurs que pour ceux qui ont été colonisés. Plus largement, la question du contrôle de l'espace colonial est évoquée à plusieurs reprises dans une perspective résolument pluridisciplinaire. Le documentaire *Les Seigneurs de la Jungle* (1958), analysé par Matthias de Groof, souligne toute l'ambiguïté inhérente à la création de parcs naturels qui prétendent protéger un lieu en expropriant ses habitants. Le film, précise l'auteur, « présente le territoire comme s'il n'était pas occupé et comme s'il demeurait extérieur à l'entreprise coloniale d'appropriation » (« *presents the territory as if it were not occupied and as if it remained outside of the colonial endeavour of expropriation* », p. 340). Dans une même perspective, Sarah Arens s'appuie sur la notion de « violence géographique » (« *geographical violence* », p. 211) telle qu'elle est décrite par Edward Said pour mieux décrire la manière dont les politiques agricoles orchestrées en Belgique ont durablement façonné les rapports de force entre différents groupes de population au Congo.

Si plusieurs articles reviennent sur l'histoire déjà largement étudiée de l'État libre du Congo, propriété personnelle du roi Léopold II de 1885 à 1908, la perspective plus large adoptée dans ce volume permet également d'examiner l'héritage du Ruanda-Urundi, passé sous domination belge après la Première Guerre mondiale. La responsabilité de l'autorité mandataire et de certains missionnaires dans la diffusion de l'hypothèse hamitique, qui a renforcé et structuré l'opposition entre Hutus et Tutsis, est longuement discutée, suivant plusieurs perspectives. En effet, selon cette théorie, les Tutsis seraient des descendants de Noé venus du Moyen-Orient, qui auraient dominé les populations *hutu* et *twa* en raison de leur « supériorité naturelle » (p. 168). Outre un état des lieux de cette mémoire dans des romans publiés en Belgique (Nicki Hitchcock, p. 63) ou dans les programmes scolaires belges (Catherine Gilbert, p. 81), certains articles examinent les traces de l'idéologie raciale dans les œuvres d'intellectuels comme Alexis Kagame (p. 231) ou Saverio Nayigiziki (p. 279), formés pendant la période coloniale.

Unfinished Histories, comme son pluriel l'indique, est un ouvrage dont la principale qualité est de considérer tous ces espaces que nous venons d'évoquer comme liés : le terme d'enchevêtrement (« *entanglements* », p. 103 et 251) revient à plusieurs reprises pour bien montrer qu'il ne s'agit pas seulement d'un catalogue. Les articles réunis par Pierre-Philippe Fraiture permettent donc de mettre en avant des espaces connectés et une situation en constante évolution. Dans cette perspective, l'idée d'un « défi performatif » (« *Performative Challenge* », p. 121) lancé à l'amnésie collective semble bien qualifier les situations qui sont examinées tout au long de ces pages. Cette démarche peut être spectaculaire, à la manière des performances d'artistes décrites par Bambi Ceuppens au Congo et Yvette

Hutchinson en Belgique. Elle peut également, plus modestement, prendre la forme d'une promenade littéraire qui permet d'arpenter le territoire pour mieux se le réapproprier. À ce sujet, l'article de Maëline Le Lay (p. 271) donne un bel exemple de « paysage palimpseste » (« *Palimpsestic Landscape* », p. 273), lorsqu'il reprend et analyse un passage des *Corps glorieux des mots et des choses* de V.Y. Mudimbe ; le 30 juin 1960, le narrateur quitte Kapolowe pour rejoindre la mission de Mpala : l'espace vide entre ces deux lieux représente le passage à l'indépendance et la marche accompagne en quelque sorte la transformation du pays et sa recomposition en tant qu'État indépendant.

Pierre LEROUX

HÉNIN (Emmanuelle), SALVADOR (Xavier-Laurent), TAVOILLOT (Pierre-Henri), dir., *Après la déconstruction : l'université au défi des idéologies : actes du colloque organisé en Sorbonne les 7 et 8 janvier 2022 par l'Observatoire du décolonialisme et le Collège de philosophie.* Paris : Odile Jacob, 2023, 522 p. – ISBN 978-2-415-00322-7.

Cet imposant volume reprend la soixantaine de communications données par des spécialistes de nombreuses disciplines lors du colloque qui s'est tenu à La Sorbonne en janvier 2022 à l'initiative de l'Observatoire du décolonialisme et du Collège de philosophie. Il s'agit d'un moment à la fois scientifique et institutionnel, puisque l'événement s'est tenu en présence du ministre de l'Éducation nationale Jean-Michel Blanquer et d'un nombreux public. Cependant, ce colloque « normal » dans son organisation comme dans ses attendus a suscité des remous, dans la mesure où il a été perçu comme une provocation. En effet, le sous-titre annonce le postulat de départ : la pensée de la déconstruction et ses applications (notamment ce qu'on appelle le *wokisme*) serait une doctrine, un « concept fourre-tout » qui aurait gagné nombre d'universitaires, lesquels l'appliqueraient de manière hégémonique, soutenus et financés par l'institution. Face à cette « lecture unique du réel », il s'agissait, par cette rencontre, de « sauver l'esprit critique face au dogme des études critiques » (p. 9) et de soumettre cette approche à une analyse relevant de sa propre méthodologie, à savoir la déconstruire. La posture n'est donc pas seulement celle de la contradiction mais de l'analyse des sources philosophiques et historiques de la « déconstruction » avant de procéder à une « cartographie » des pratiques dans le but de rendre à cette notion sa « valeur propédeutique » (p. 9), selon le terme de Ricoeur, et surtout de penser l'« après » (p. 21), soit la reconstruction. En dépit de cette approche prudente, la position de plusieurs contributeurs demeure accusatrice : le « raz-de-marée décolonial et multiculturaliste » est vu comme un « danger pour l'université, la démocratie et la société » (p. 12), si bien qu'il est temps de mener la « contre-offensive » (p. 424).